

## Chapitre un

Mouillé au centre de la calanque, un vieux chalutier se balançait imperceptiblement. Sa masse sombre se découpait en ombre chinoise sous la lumière argentée de la lune. Il ne portait aucun feu.

À minuit précis, des signaux partirent du rivage, huit éclairs blancs auxquels répondirent autant d'éclats jaunes provenant du bateau. Aussitôt après, un canot pneumatique se détacha du barlu. Il gagna la grève silencieusement, propulsé par deux rameurs exercés. L'esquif toucha à peine le bord. Trois ombres sautèrent à terre et se fondirent dans la maigre végétation. L'annexe rejoignit sans attendre le petit navire dont les machines avaient été mises en route. Quelques minutes plus tard, il disparut derrière le cap qui fermait la calanque.

\*

J'ai suivi toute la scène grâce aux jumelles à infrarouge dont je suis équipé. Les trois hommes débarqués grimpent à présent le long du sentier qui rejoint le plateau. Bien qu'ils progressent courbés en deux, leurs silhouettes se détachent dans le halo lunaire.

C'est une belle nuit de printemps, avec un petit vent doux qui exalte les senteurs de la garrigue. Idéale pour une promenade câline. Mais l'instant ne s'y prête guère. La voiture est planquée sous un arbre. Annie m'ouvre la portière du passager. J'aperçois brièvement son visage à la lueur du plafonnier. Tendü. Normal, c'est sa première opération.

– Ils ont débarqué, murmuré-je. Tout le monde est prêt ?  
Elle acquiesce silencieusement.

\*

Un homme attendait les trois clandestins du chalutier. À présent, ils roulent tranquillement, respectueux des limitations de vitesse. La filature se déroule sans anicroche. Ils se dirigent vers Marseille, et la lune éclaire suffisamment le paysage pour que nous puissions conduire sans phares.

Malgré ces conditions idéales, une vague inquiétude me taraude. Le sentiment que tout se passe trop facilement. Ma chauffeuse se rend compte de ma tension.

– Ben alors, tu fais la gueule ?

Je lui coule un regard crispé. Elle est choucarde. Des cheveux auburn, de grands yeux noisette bourrés de malice, du volume bien placé, de l'humour, du courage. Annie est inspectrice stagiaire, fraîchement débarquée dans la brigade. Elle a choisi cette affectation parce que, affirme-t-elle, il lui faut de l'action, des montées d'adrénaline et des coups de pétards. À ma connaissance, elle n'a qu'un défaut : elle résiste encore et toujours à mes avances. Ce n'est pourtant pas faute de l'assiéger dans les règles. Mais peut-être ne suis-je pas son genre ?

– Y'a vraiment quelque chose qui ne va pas, insiste-t-elle. Dix minutes que nous roulons, et tu ne m'as pas baratinée une seule fois. La digestion, peut-être ?

– La résignation, plutôt. Mon premier échec, ce sera toi, ma cruelle !

Elle rit.

– Vais-je enfin pouvoir vivre tranquille ? Ne plus être courtisée, convoitée, harcelée ?

– Ingrate ! Moi qui ne te veux que du bien, qui t'adore et te vénère !

– Je vois que ça va déjà mieux.

– Rassure-toi, je me réserve pour des instants plus romantiques. Là, je suis un brin inquiet. Pour tout t'avouer, j'appréhende un coup fourré. Je pressens du vilain sans pouvoir m'expliquer pourquoi.

Elle se marre.

– Monsieur marche au pif, maintenant ? Elle est où, ta boule de cristal, madame Soleil ? Puisque t'es connecté, tu pourrais peut-être me dire quand je vais rencontrer l'homme de ma vie.

– Fastoche ! Il est à côté de toi.

– Pff ! J'ai d'autres ambitions.

Ce dialogue futile est interrompu par la radio.

– Serge, s'annonce Stacchi. Je viens de crever. Le temps de changer la roue, vous serez dans les toiles, mes salauds !

Je me renfrogne vilain. En cas de coup dur, son équipe risque de nous manquer cruellement. J'appelle Samir, dont le véhicule est en réserve à l'arrière du dispositif, pour l'envoyer remplacer Stac à l'avant. Nous passons au niveau de celui-ci. Sa silhouette simiesque s'agite autour du cric. Le spectacle me fait ricaner nerveusement.

Pas longtemps.

– Dis voir, Toto. Regarde là-bas. Ne s'agirait-il pas de ton pressentiment, par hasard ?

Je lève le nez, alarmé par l'intonation d'Annie. Pas loin devant, j'aperçois des lumières orange et bleues qui clignotent. Les phares de la voiture éclairent fugitivement un panneau : « *Contrôle de gendarmerie* ». On avait pourtant demandé à ce que tout le secteur soit dégagé, de façon à éviter un clash avec nos clients. Une vilaine sueur me mouille l'échine.

Je m'attends à les voir faire demi-tour, mais pas du tout,

ils poursuivent et s'arrêtent au barrage. Quand nous arrivons à notre tour, un pandore est en train de monter dans une fourgonnette avec leurs passeports. Il va vérifier si les gars ne sont pas recherchés, si les documents ne sont pas volés et *tutti quanti*. Avec l'informatique, il y a neuf chances sur dix pour qu'il trouve une couille. Un autre gendarme vient s'occuper de nous.

– Bonsoir, m'sieur dame. Gendarmerie nationale, vos papiers s'il vous plaît.

Cet imbécile me colle le faisceau de sa torche dans la gueule, puis s'attarde sur notre installation radio. Vivement, je lui brandis ma carte sous le nez.

– Les gus, devant. Ce sont des clients à nous. Il faut les laisser filer.

L'homme au képi examine ma plaque en sourcillant.

– Vous venez de Paris, je vois. Vous avez un mandat pour intervenir dans la région ?

– La brigade antiterroriste est habilitée à agir sur tout le territoire, vous devez le savoir. Ces types sont dangereux. Notre mission est de les filer pour remonter leur réseau de soutien. Avertissez vos collègues avant qu'il ne soit trop tard !

Je vois avec angoisse la situation s'envenimer. Un gendarme est planté à l'arrière de la bagnole et attend que le conducteur vienne lui ouvrir le coffre.

– Je n'ai pas d'ordre à recevoir de vous, grommelle mon pandore. Je vais vous demander de descendre de votre véhicule. Nous cherchons des passeurs de drogue et nous devons fouiller toutes les voitures sans exception.

Pendant ce temps, son collègue qui était parti vérifier les papiers de notre gibier, ressort de la fourgonnette. Il a l'air

surexcité et court en dégrafant l'étui de son revolver. Je réalise que la mission est plantée. Il faut sauver les meubles et neutraliser nos trois gus et leur chauffeur. Hargneux, je débarque de la voiture en dégainant.

– Je vous conseille de vous planquer, éructé-je. Ça va chier dans les secondes qui viennent !

À peine ai-je achevé ma phrase qu'éclate une fusillade nourrie. Nos clients arrosent au pistolet mitrailleur et ça tombe comme à Verdun. Mon gendarme à l'excellente idée de me servir de bouclier. Il morfle une rafale dans le buffet et m'entraîne dans sa chute.

Pendant que je me dégage, ces fumiers ont démarré sur les chapeaux de roue. Au passage, ils balancent une grenade sur la fourgonnette, une autre sur un peloton motocycliste. Puis ils avalent un virage et disparaissent. Je n'ai pas eu le temps de tirer une seule cartouche !

Je me retourne vers la voiture. Elle est criblée de balles, le pare-brise n'existe plus, un pneu est naze. Mon sang ne fait qu'un tour. Annie !

## Chapitre deux en forme de retour en arrière

Cet après-midi-là, j'avais déserté les locaux de la brigade, n'ayant rien de précis à y faire. Le printemps embau-mait l'air de Paris et me donnait l'âme vagabonde. Mes pas avaient croisé les siens par hasard, et nous avons fini dans l'alcôve qui jouxte son bureau, car c'est une femme de tête très organisée.

Elle m'avait prévenu qu'elle ne jouissait que d'une heure, entre deux rendez-vous. Cela m'avait suffi pour lui produire un condensé de mes succès éternels, qu'elle connaissait déjà et appréciait toujours. Je l'avais abandonnée cinquante minutes plus tard, lessivée et moi aussi.

Déshydraté, j'étais passé me jeter un demi derrière la cravate à l'annexe<sup>1</sup> avant de retourner au turf. Tout en me servant, le loufiat m'avait informé que la taule me cherchait désespérément. D'un coup de glotte niagaresque, j'avais liquidé mon breuvage et j'avais regagné mon burlingue en cavalant.

Dans l'escalier, j'avais croisé Stac, qui, sans sommation, m'avait raconté la dernière invention belge, le siège éjectable pour hélicoptère, rachetée après expérimentation par un fabricant d'andouilles en rondelle.

L'infâme était vêtu d'un élégant tee-shirt sur lequel s'étalait, outre un de ses congénères rose et gras, l'avis suivant : « JE SUIS UN GROS COCHON ».

Tant de lucidité m'avait proprement abasourdi.

---

<sup>1</sup> L'annexe désigne un bistrot proche de la brigade, tenu par un Aveyronnais à moustache, qui sert de base d'appui logistique au groupe de Castillon.

– Au fait, m’avait-il informé avant de poursuivre sa trajectoire, l’Ours te cherche.

J’avais grimpé les marches quatre à quatre, songeant avec nostalgie à ce bon Lacluze, notre ancien patron, qui était mort peu de temps auparavant d’une crise cardiaque, victime d’un tempérament trop sanguin. Le nouveau était un géant d’allure débonnaire, mais il ne fallait pas s’y fier ! Ses yeux bleus irradiaient autant de chaleur que la banquise arctique, il était distant et cassant. L’antithèse de Lacluze. Il s’appelait Antoine Mortelune de Campezac, rien que ça, était comte ou assimilé, mais au vu de son physique, Stacchi l’avait aussitôt baptisé l’Ours.

Sa secrétaire m’avait accueilli d’une mimique consternée.

– Il vous cherche depuis un moment. Votre téléphone portable ne fonctionne pas ?

– Laisse au bureau, dans mon blouson, avais-je répondu laconiquement. J’étais parti à la banque.

Suze (c’est son nom) avait la quarantaine sexy, bien qu’elle ne se teignît pas les cheveux qu’elle avait précocement gris, ce qui était dommage. Campezac l’avait amenée avec lui. Ils se tutoyaient, mais personne n’aurait pu dire jusqu’où allait leur intimité. Lorsqu’elle s’était levée, sa minijupe de cuir m’avait permis de constater qu’elle portait, outre des Dim up noirs, une culotte de la même couleur assortie au soutien-gorge aperçu par l’échancrure de sa veste. Je m’en étais trouvé fort aise, car un jeton est toujours bon à prendre. Elle avait extrait un peigne de son sac à main, qu’elle m’avait tendu, goguenarde.

– Vous devriez vous recoiffer, m’avait-elle suggéré d’un ton suave. L’on dirait que vous sortez de votre lit. Votre banquier ne serait-il pas plutôt une banquière ?

J'avais trouvé l'Ours assis derrière son burlingue, les épaules voûtées, la tête penchée en avant comme un buffle qui s'apprête à charger. Il m'avait regardé entrer en me fixant d'un air antarctique. Un barreau de chaise refroidissait lentement dans un gros cendrier. Une manie qu'il avait ; il allumait un cigare avec tous les usages à la con qui s'attachent à cette manœuvre, tirait une ou deux bouffées, puis le laissait sans plus y toucher.

– Vous m'avez fait demander, avais-je déclaré avec un rien de déférence destinée à l'amadouer.

– Et je vous ai attendu, avait-il rétorqué d'une voix sans intonation particulière.

– J'en suis désolé, avais-je battu ma coulpe.

Il était parfaitement inutile de se lancer dans des justifications qu'il aurait balayées avec mépris. Il avait fait un geste vague. Peut-être m'absolvait-il ? Il s'était adressé au fauteuil qui lui faisait face.

– Colonel, voici l'inspecteur Castillon.

L'occupant du siège s'en était extirpé. Il ne fallait pas être devin pour supputer sa profession : militaire de père en fils. La gueule carrée, l'œil gris clair, le cheveu ras, grand et costaud, rigide, presque une caricature à la Cabu. Il m'avait tendu une pogne solide que j'avais attrapée sans méfiance.

– Colonel François, s'était-il présenté en me broyant quelques phalanges. J'appartiens à la DGSE<sup>2</sup>.

– Enchanté, lui avais-je répondu en récupérant mon moignon.

– Asseyez-vous, m'avait invité l'Ours. Je vous laisse la parole, avait-il ajouté à l'adresse du colon.

---

<sup>2</sup> Service de renseignements extérieurs français.

Celui-ci avait pris un jeu de photos qui traînait sur le bureau directorial. Il me l'avait tendu sans un mot. J'avais examiné les épreuves. Des hommes, en tenue paramilitaire, au milieu de baraquements mi-toile, mi-tôle plantés dans un univers aride. Sur chaque cliché, un ou plusieurs types encadrés d'un trait de feutre rouge. Toujours les trois mêmes, un hispanique et deux arabes.

– Ils sont encore vivants ? avais-je questionné.

Le visage du barbouze s'était éclairé d'un sourire fugace.

– Vous les connaissez donc ?

– Ce serait triste, avais-je rétorqué en haussant les épaules. Mais franchement, je pensais qu'ils étaient morts. Cinq ans qu'on n'en a plus entendu parler !

Le colon avait hoché la tête avec sur les lèvres un drôle de rictus.

– C'est vrai que certains de leurs anciens employeurs, soucieux de se refaire une virginité, aimeraient probablement les voir disparaître. Mais ils ont dû prendre une bonne assurance vie, que voulez-vous ! Après une période de chômage forcé, ils viennent de retrouver du travail. À l'heure actuelle, ils cinglent vers les côtes de France à bord d'un petit chalutier, pisté par un de nos sous-marins. Ils devraient arriver en Provence d'ici deux jours.

Je ne lui avais pas demandé d'où il tenait des infos aussi précises, il ne m'aurait pas répondu et ça aurait énervé l'Ours qui avait horreur des questions subsidiaires.

– Je vous expose mon problème, reprit François. Ils préparent un mauvais coup, mais j'ignore lequel. Je sais également qu'ils disposent d'un réseau de soutien en France, réseau que ni vous ni nous ne connaissons. La solution consiste à les laisser arriver, les mettre sous surveillance, ap-

prendre ce qu'ils mijotent et les neutraliser au dernier moment.

Je l'avais pris de vitesse.

– Seulement, vous ne pouvez agir vous-même sur le territoire national. Donc, vous venez nous demander de réaliser votre programme. Mais pourquoi pas la DST ?

– Pas confiance, avait-il lâché péremptoirement. J'ai suivi vos dernières missions, votre équipe me semble à même de mener correctement l'affaire. Mais je tiens à être associé à toutes les phases de l'opération et je me réserve le droit d'intervenir à tout moment. Monsieur de Campezac m'a confirmé son accord sur ce point.

Il avait proféré ça d'un ton mordant, ce qui avait jeté un léger froid. Pour se donner une contenance, il avait sorti un paquet de brunes et me l'avait tendu. J'avais pioché une cousue qu'il avait allumée avec un vieux briquet cabossé.

L'Ours en avait profité pour récupérer le crachoir.

– Je vous charge de cette affaire, Castillon. Vous descendez ce soir à Marseille avec votre équipe, en voiture. Vous trouverez là-bas tout le support logistique nécessaire et des renforts en cas de besoin. Vous ne devrez exposer à personne le but de votre mission, hormis bien sûr, à vos adjoints. Dernier point : si ces hommes risquaient pour une raison ou une autre de vous échapper, vous avez l'ordre formel de les abattre sans sommations. Vous serez couverts.